

■ Pour les 120 ans de la naissance de John Steinbeck, Gallimard réédite un des monuments de la littérature américaine en habits neufs.

■ Agnès Desarthe témoigne de son travail de traductrice, cet “art de l’effacement”.

“Des souris et des hommes” retraduit par Agnès Desarthe

Entretien Geneviève Simon

C'est désormais une pratique établie: les grands textes de la littérature mondiale méritent d'être retraduits. Parfois parce que les premières versions manquaient de soin ou étaient caviardées. Le plus souvent parce que la langue a évolué ou qu'une réédition nécessite une fraîcheur nouvelle. La seule traduction en français du roman *Des souris et des hommes* de John Steinbeck, paru aux États-Unis en 1937, a été réalisée par Maurice-Edgar Coindreau en 1955. À la demande de Gallimard, la romancière (une trentaine de titres pour enfants et douze pour adultes, parmi lesquels *L'Éternel fiancé*, *Ce cœur changeant* et *Une partie de chasse*) et traductrice littéraire Agnès Desarthe s'est attelée à en livrer une nouvelle. Un défi relevé haut la main par cette agrégée d'anglais qui ne se lasse jamais de comparer entre elles les différentes traductions d'un même texte – elle collectionne ainsi diverses versions françaises de *To The Lighthouse* de Virginia Woolf.

Quelle a été votre réaction quand Gallimard vous a contactée?

J'ai été étonnée: pourquoi moi? *Des souris et des hommes* est un immense classique, au statut particulier: c'est le genre d'œuvre que même les gens qui ne l'ont pas lu connaissent ou ont l'impression d'avoir lu. Ce livre fait partie de l'inconscient collectif, même parmi ceux qui ne sont pas lecteurs ou pas lecteurs de ce type de littérature. Ceci

donne une grande responsabilité. Par ailleurs, Maurice-Edgar Coindreau est un immense traducteur: c'est lui qui a fait connaître la littérature américaine en France. Cette littérature m'a bercée, et il est mon maître: je lisais ses traductions en parallèle à l'original en trouvant que c'était une œuvre à part entière. Il a atteint ce qui, pour moi, est la traduction idéale.

C'est-à-dire?

La traduction qui fait qu'on oublie qu'on lit en français. Je considère qu'on ne sait pas qu'il y a traduction s'il y a une bonne traduction. C'est un art de l'effacement total, on ne doit savoir ni qui fait, ni que ça a été fait. J'étais enthousiasmée par la demande de Gallimard jusqu'au moment où ils m'ont envoyé la version bilingue et où j'ai découvert que c'était Maurice-Edgar Coindreau qui en était l'auteur. Je me suis alors dit: oh non, je ne vais pas y arriver, je ne peux pas faire ça.

Que s'est-il alors passé?

Dans un premier temps, je n'ai pas relu sa traduction, mais le texte en anglais. Dès que j'avais

de petites intuitions, de petits plaisirs de traduction, je les notais et les comparais à ce qu'il avait fait. Si je trouvais que mon évidence valait la sienne, je poursuivais en me disant que si cela se reproduisait un nombre suffisant de fois, je pourrais considérer que j'avais le droit de faire ce travail. Je l'ai ainsi lu en entier et, à chaque étincelle, je vérifiais si cela tenait la route: ce qu'il a fait me plaît, ce que je fais est différent, mais c'est intéressant quand même. Cela a vraiment été une question d'autorisation.

“On ne traduit pas sur des cendres, mais en soufflant sur des braises toujours rougeoyantes”, écrivez-vous dans la préface. Une élégante manière de dire que la traduction est un travail d'équipe?

Tout à fait. Et lire différentes traductions d'un texte, c'est comme découvrir des variations sur un thème, comme les diverses interprétations que peuvent donner d'une œuvre des musiciens. À chaque fois qu'on écoute, on améliore notre compréhension de l'œuvre originale. C'est sans arrêt parfait, sans arrêt imparfait. La traduction est un art imparfait, il faut l'accepter.

Quels sont les outils dont dispose le traducteur: sa langue, sa culture, sa sensibilité?

Il faut aussi une certaine conscience de soi qui permet de s'absenter. Il y a des traducteurs dont je reconnais la voix sans savoir que ce sont eux qui ont traduit, comme quelqu'un qui parle trop fort sans s'en apercevoir. Ce qui veut dire qu'eux-mêmes sont des auteurs, or ce que je veux reconnaître, c'est la voix de l'écrivain original. Nos outils sont la meilleure maîtrise possible de la langue d'arrivée, mais aussi de la langue d'origine. La culture compte pour des références spécifiques selon les différents pays. Il faut aussi pouvoir reconnaître les influences, déceler quand il y a une autre langue dans la langue. Chez Cynthia Ozick par exemple, il y a selon moi du yiddish dans son américain. Pas tout le temps, dans certaines œuvres seulement, mais ce serait dommage de ne pas le voir. Il faut aussi une sensibilité littéraire pour comprendre très intimement qui on traduit. Traduire l'américain de Steinbeck, ce n'est pas traduire l'américain de Faulkner, ni celui de Richard Ford. Cela nécessite une oreille fine, pour sentir ce que fait subir à la langue l'auteur qu'on traduit. C'est ma vision, un autre traducteur vous répondrait différemment. La traduction n'est pas une science exacte.



Agnès Desarthe
Romancière et traductrice.